

En Suède

Jacques de Roussan

Numéro 45, hiver 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59057ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Roussan, J. (1967). Compte rendu de [En Suède]. *Vie des arts*, (45), 68–69.

devient illimité: plastique, aluminium, bois, verre, bronze, fer, acier, tissu, plâtre, résine se transforment à volonté et s'appellent *Oblique, Cône, Mirage, Blocs, Sculptes, Reliefs, Machine, Roi rouge*, pour n'en nommer que quelques-uns.

Dérouté au début, l'œil traditionnel imperceptiblement se laisse envahir par une sorte d'harmonie de l'ensemble; il reprend une à une ces figures inusitées et découvre que certaines d'entre elles éveillent des résonances d'abord insoupçonnées. Des pièces de verre et de métal; des bois peints; des blocs de plâtre en relief, brillamment colorés; des figures de fibre de verre enduites de résine, qui ressemblent à des rois nègres, émergent soudain de l'ombre. Le contact s'établit et la forme de dialogue que recherche l'artiste devient une réalité tangible. Malgré toute la littérature existentielle qui accompagne toujours une exposition avant-gardiste, malgré aussi quelques refus personnels sans doute irrévocables, en quittant la galerie il n'est plus possible de douter qu'aller résolument à la rencontre du nouvel art soit une démarche heureuse. Le créateur a le pouvoir de trouver le chemin mystérieux qui conduit à chaque sensibilité et un centre fondé pour favoriser aussi résolument sa présence est pour un pays une valeur précieuse et un des charmes très prenants d'une grande ville.

A PARIS

L'exposition Dada

par M-Madeleine Azard-Malaurie

"... Une œuvre n'est jamais belle par décret, objectivement, pour tous..."
 "... Il y a un grand travail destructif, négatif à accomplir. Balayer, nettoyer..."

C'est ainsi que Tristan Tzara, par des phrases percutantes, présente le mouvement Dada dans son manifeste de 1918. Créé en 1916, par un groupe de poètes et de peintres, cette étonnante initiative de salubrité artistique se sabordera volontairement 5 ans plus tard en 1921 pour rester fidèle à sa ligne de conduite. Dada, mot choisi parce qu'il ne signifie rien, couvre de son caractère loufoque tout le mouvement.

Explosion de révolte spontanée contre un académisme sclérosé. Dada a été la charnière entre deux mondes d'esthétique, le classique et le moderne, qui a fait violemment basculer de l'un dans l'autre. La peinture, la poésie n'ont plus jamais été les mêmes après que ce petit groupe cosmopolite de forcenés eut pendant cinq années balayé de sarcasmes, de scandales les théories académiques.

Le Musée d'Art Moderne de Paris va célébrer, après Zürich, ville natale du mouvement, le 50e anniversaire de sa naissance. Après avoir fait naître Dada à Zürich pendant la guerre 14-18, les principaux artistes dada se sont, en effet, regroupés pour la plupart, à Paris, jusqu'au moment où, délibérément, pour échapper à la mise en moule surréaliste, ils ont préféré se séparer — non sans éclats, d'ailleurs. Ce mouvement resté mal connu, souvent méconnu, va donc revivre sous nos yeux pendant les 2 mois de cette Exposition — Des œuvres maîtresses de ces peintres, de

ces poètes seront exposées du 28 novembre 1966 au 31 janvier 1967 et on sera saisi de l'aspect actuel de ces peintures alors méprisées. On pourra ainsi mesurer — en lisant les manifestes, les pages du journal zurichois *Le Cabaret de Voltaire*, en regardant dessins, peintures, collages — ce que ce mouvement resté inaperçu de la plupart des gens cultivés, a apporté à notre actuelle façon de voir et de sentir.

Sans Dada, l'art moderne n'eût probablement pas existé tel qu'il est; et sous le signe de l'abstraction, Dada a imaginé l'art abstrait; à la recherche de synthèses par volumes, Dada est à la base en quelque sorte du cubisme. En poésie, Breton, Eluard, Michaux doivent beaucoup à Dada; visionnaires, Tzara et Picabia ont ouvert le monde surréaliste. Et, à sa façon américaine, le *pop art* interprète bien des aspects, déjà inventés par Dada.

Ce mouvement rageur a préféré mourir pour ne pas se donner de règles et rester fidèle à sa liberté totale. Libre, il a foisonné, mélangeant volontairement tous les genres. Arp, Max Ernst, Marcel Duchamp, Picabia, Man Ray, pour n'en citer que quelques-uns, ont pratiqué dessin, peinture à l'huile, collages, constructions faites de déchets, toutes les techniques s'interpénétrant les unes les autres.

Ainsi, cet album ouvert de Marcel Duchamp, toile à l'huile, s'intitulant *la Boîte en valise*, dépeint en raccourci la plupart de ses œuvres et résume son esthétique. Le *Fountain* refusé au Comité des Indépendants de New York en 1917 figuré en bas à gauche de la boîte du centre, est là, parce que, pour Duchamp, le modeste objet basement utilitaire, simple de formes, a une beauté dépouillée qui lui donne la place de bien des naïades prétentieuses honorées à l'époque — de même pour le peigne ou pour l'instrument de laboratoire — plus bas, poursuivent sa recherche de dépouillement, en 1920 il peint la *Rotative, plaque de verre*, peinte sur cette toile dans la boîte centrale. L'instrument, thème de peinture, est simplifié, synthétisé, transformé en dessin abstrait.

Le monde mécanique est entré ainsi, par ces artistes, que l'intuition géniale guidait, dans la peinture et il n'en sortira plus.

Ainsi ce dessin de Max Ernst est un exemple des multiples dessins de cet artiste que l'on verra. La planche à dessin, le revolver et le ressort, minutieusement dessinés, ne sont que les supports d'une invention libre et gratuite; les lignes sèches, géométriques de ces objets mécaniques ont le point de départ d'une inspiration pleine de fantaisie où les compas s'affublent d'ailes de papillon et où le lourd ressort équilibre pesamment le gros revolver de western.

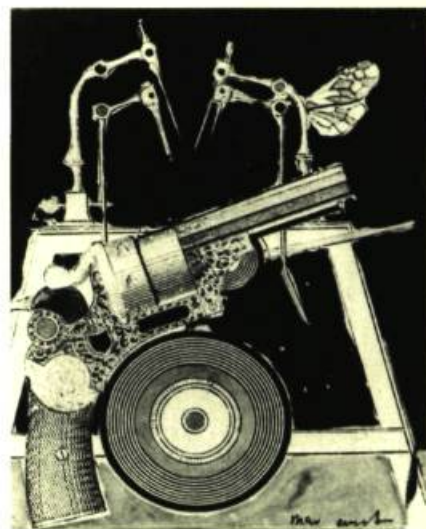
Témoignant ainsi de la diversité d'un monde nouveau, fait par les hommes et souvent absurde, Dada, malgré ses initiatives bruyantes, malgré le génie de plusieurs de ses membres, n'a pas été compris et a été, le plus souvent, calomnié.

Refaisant en somme l'expérience romantique, cet extraordinaire explosion désordonnée a été méconnue pendant 50 ans.

Et maintenant, étonné, l'homme moyen voit dans ces œuvres si diverses, s'ébaucher les traits exigeants de la peinture de Braque ou de Picasso.

Arp, Ernst, Picabia avaient déjà dit cela; violemment, scandaleusement, soit, mais ils l'avaient trouvé et ils l'avaient dit.

L'Exposition du Musée d'Art Moderne est un témoignage irrécusable.



Max Ernst. Dessin.
Collection particulière

EN SUÈDE

Exposition canadienne

par Jacques de Roussan

Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'un artiste canadien de réputation internationale comme Jean-Paul Riopelle soit représenté par plusieurs toiles dans un pays aussi conscient de l'art que la Suède. Mais il est peut-être plus intéressant encore de trouver dans ce pays des peintures et des sculptures qui sont l'œuvre d'artistes non moins connus comme A. Y. Jackson, Arthur Lismer, Emily Carr, Edwin Holgate, Suzor-Côté, Frederick Taylor, Jacques de Tonnancour, Joseph Plaskett, Paul Beaulieu, Jean McEwen, Yves Trudeau. Ces "découvertes" sont dues à l'Association Suède-Canada, à Stockholm, qui l'an dernier décida de faire l'inventaire des œuvres canadiennes en Suède afin de mettre sur pied une exposition.

Cette initiative de montrer au public suédois ce qu'est l'art canadien vint à l'idée de plusieurs membres de cette Association, désireux de connaître lesquelles des œuvres de nos artistes se trouvaient en Suède. Le comité artistique de l'Association, qui entreprit l'inventaire préliminaire, fut surpris de constater que son enquête mettait au jour un éventail aussi ouvert d'œuvres intéressantes. Ce premier inventaire permit d'en cataloguer 220, parmi lesquelles 113 peintures, sculptures et gravures d'artistes renommés, plus 75 sculptures et 15 gravures esquimaudes. Cette exposition s'ouvrit le 29 mars dans les nouveaux locaux de la Skandinaviska Banken.

Pour des raisons d'espace, on présenta seulement 93 des œuvres recensées, dont 14 gravures esquimaudes de Cap Dorset et de Povungnituk et 46 sculptures esquimaudes. Parmi les 33 autres œuvres exposées, il y avait entre autres des peintures de Patrick Cowley-Brown, Michael Forster et Walter Phillips, en plus de celles des artistes déjà mention-

nés. A noter l'intérêt spécial que portait l'Association Suède-Canada envers William Blair Bruce, peintre originaire de Hamilton, qui vécut et œuvra en Suède au début de ce siècle. Une dotation en mémoire de son mari avait été instituée par la veuve de l'artiste (Charlotte Benedicks, suédoise et sculpteur elle-même) afin d'inviter chaque été un artiste canadien et un artiste suédois à venir travailler sur leur propriété, dans l'île de Gotland. Trois aquarelles de la Torontoise Barbara Greene, premier artiste canadien à bénéficier de cette invitation, étaient incluses dans l'exposition.

Comme on pouvait s'y attendre, l'ensemble des œuvres présentées n'offrait pas un panorama complet, étant donné la dispersion des collections privées. Malgré cela, on peut dire que les membres de l'Association Suède-Canada et les autres visiteurs ont eu un bon aperçu de l'art au Canada; il est d'ailleurs question de présenter par la suite une exposition plus substantielle et plus complète. En tout cas, les visiteurs furent étonnés du nombre des œuvres canadiennes en Suède et désireraient en voir plus. L'art esquimau, de grande qualité et très varié, a fait l'objet d'une présentation spéciale de la part de l'Office national du Film, notamment envers le graveur Kenojuak, dont quatre planches étaient présentes.

J. de R.

LECTURES

La peinture au Canada

par Lucille Ouimet

Une lacune vient d'être comblée dans notre documentation sur l'art canadien par la publication récente d'une histoire de la peinture canadienne(1). Monsieur J. Russell Harper, conservateur du McCord Museum, McGill University, est l'auteur de cet ouvrage publié sous les auspices du Conseil des Arts du Canada dans le cadre des projets du Centenaire de la Confédération. Une traduction en langue française de cet ouvrage a été faite par une équipe de traducteurs de la Faculté des Lettres de l'université Laval(2).

Cette étude représente un tableau complet de la peinture canadienne dans une perspective nationale. L'art de chaque région du pays en même temps que les relations entre l'art canadien-français et anglais y sont étudiés dans un style vivant où se mêlent l'anecdote, la description du milieu culturel, les notes biographiques aussi bien qu'une critique pertinente des différentes œuvres. L'ouvrage est divisé par ordre chronologique en quatre parties: La colonie française, 1665-1759; la période coloniale anglaise, 1759-1867; les premières années de la Confédération, 1867-1910; nationalisme et internationalisme après 1920. Des notes, des notices biographiques et une liste des ouvrages consultés complètent cette documentation. Près de quatre cents illustrations dont soixante-dix en couleur accompagnent le texte. Plusieurs des œuvres reproduites n'avaient jamais été publiées auparavant. Le lecteur pourra donc se familiariser avec des œuvres intéressantes qui jusqu'ici étaient peu connues. La typographie nette et aérée sur papier glacé de qualité font de cet ouvrage une contribution valable à la compréhension du phénomène pictural au Canada. L'amateur aussi bien que le spécialiste y trouveront une source précieuse de renseignements qui leur permettra de faire le point et pourra éventuellement conduire à une étude plus approfondie de la peinture au Canada.

- (1) *Painting in Canada: A history*, by J. Russell Harper, University of Toronto Press, 446 p. ill. 9" x 11".
(2) Québec, Les Presses de l'Université Laval.

Arte Contemporanea

par Jacques de Ronssan

ARTE CONTEMPORANEA — Numéro I, juillet 1966. 70 pages. Editalia-Edizioni d'Italia. Rome, Italie.

Intéressante formule que ce premier numéro d'une nouvelle revue d'art éditée en Italie. Cette publication, par sa présentation même, cherche à atteindre un public international. Pour cela, on a fait appel à des auteurs de différentes nationalités dont les articles sont publiés dans leur langue respective: italien, français, anglais, allemand; le marché commun de la culture occidentale! Présentation sobre, illustrations bien choisies, mise en page simplifiée. A noter les résumés en anglais des articles italiens et en italien, des articles étrangers.

Arte Contemporanea ouvre par une Table ronde une intéressante discussion sur les exigences que le marché de l'art moderne impose aux galeries d'art, tant publiques que privées; en somme, leur fonction au sein de la société contemporaine, leur rôle historique et leur témoignage. L'éditorial est, pour sa part, consacré au nouveau dialogue que les moyens de communication instantanée imposent au public, aux artistes, aux spécialistes. Donc volonté de la part des éditeurs de participer pleinement à un monde en mutation.

Un article sur Londres comme centre d'art fait le point sur la concentration artistique dans la capitale britannique qui serait, selon l'auteur, l'un des trois pôles d'attraction en art, avec New York et Paris, et qui insiste sur la présence de l'avant-gardisme dont l'op-art n'est qu'une des manifestations (texte en anglais). Deux intéressantes études en italien sur le peintre et sculpteur Boccini, dont le mouvement et le dynamisme très dimensionnel ouvre de nouvelles voies au futurisme surréaliste, suivies par un certain nombre d'artistes.

La 8e Biennale de Sao Paolo est d'autre part étudiée à fond, en particulier la participation des Jean Tinguely, Alberto Burri et Vasarely (en italien), tandis qu'un article en français nous décrit la qualité du mouvement dans les mobiles de Pol Bury. Avec Heinz Mack, c'est en allemand un article bien documenté sur le mouvement de la lumière (Die Bewegung des Lichtes) du groupe Zéro de Düsseldorf, fondé dans les années cinquante: une analyse convaincante des possibilités spatiales de la lumière. En français et en italien, on présente au lecteur le nouveau musée national israélien de Jérusalem qui comprend notamment un Sanctuaire du livre. Enfin deux autres articles sur les sculptures plastiques de Castellani et sur les articles et essais du critique américain Harold Rosenberg.

En somme, une revue d'art très ecclésiastique centrée sur la réalité artistique de notre temps et sur une forme de pensée tournée vers l'avenir.

J. de R.

Où la lumière chante

par Guy Robert

Un merveilleux album de 9" x 11" et de 144 pages, publié par les Presses de l'Université Laval de Québec. L'impression en héliogravure est excellente (Héliogravure Inc., Montréal), et la mise en page (Cossette et Dupuis, Québec) se montre attentive et dévouée comme on en connaît trop peu.

Une seule réserve: la jaquette manque un peu de chaleur et de vie.

Les photographies sont de François Lafortune, et les textes de Gilles Vigneault. Sans apprêts et sans apprêts, les images se suivent, ne se ressemblent pas, se taisent dans la lumière qui chante à travers les mots. C'est d'une infinie douceur, c'est d'une infinie tendresse. Ça vous donne de la vague à l'âme, ça vous empoigne le voilier comme on n'a pas idée de se laisser faire.

Des exemples? Oui, c'est vrai. Nous vivons dans un siècle rationnel, scientifique, où il faut des preuves, des contrôles, des diagnostics. Allons-y pour les preuves, pour les pièges à poésie que sont ces conjugaisons de photographie et de parole, de lumière et de souffle.

Une image. Deux hommes sur un quai de béton et de fer, qui poussent de leur gaffe un invisible chaland, le nôtre? Ils poussent de toute la gravité de leurs âges trop mûrs déjà. Et le poète écrit:

*A force de pousser,
Peut-être qu'un jour,
C'est le quai qui partira.*

Une image, quelques billots coupés, vus de bout, et la sève qui pleure. Sur cette image Vigneault écrit:

*Maintenant
C'est la rive,
Le moulin,
Le bateau,
Le libraire.*

Ça vit de tout, des morceaux de vous, des morceaux d'eux, des morceaux de nous. C'est surtout fait de noir et de blanc, et de beaucoup de gris. De nuages et de fumée. Malgré la lentille et malgré la plume. Malgré les plaques de cuivre dans les bains d'acide, et malgré le beau papier lourd et blanc.

C'est Québec, merveilleusement Québec. Sous la pluie et sous la neige, sous la plume et sous la tour du château. En ruelle, en soleil et en lune, en nuit et en enfants, en déshabillé et en escaliers, sans solennité. En bateaux et en amoureux, en clochers et en rêves, en murs lézardés et en antiquités quotidiennes, en misères et en canons, en mandsardes et en calèches. Mais pas pour consommation touristique. Pour les gens de la maison seulement. Pour les initiés. Pour les voyants. Pour ceux qui peuvent encore voir, malgré notre civilisation de l'image.

Eh puis, en nostalgie. On revit les pages à l'envers, on se perd et on se trouve, on revient avant même de partir. Et on découvre enfin. Québec n'a plus d'importance. En soi, il y a un coin désormais "où la lumière chante".

ERRATA (N° 44)

Le renouveau de la peinture à Toronto.

Dr. Paul Dumas
Les périodiques de qualité ne sont pas à l'abri plus que les autres des avatars typographiques. Quelques erreurs susceptibles de dénaturer notre pensée se sont glissées dans notre article du numéro 44 (numéro d'automne).

Page 63, 2ième paragraphe, 5ième ligne, il fallait lire "il y atteint" au lieu de "il atteint" et, à la 13ième ligne du même paragraphe, il fallait lire "aboutit souvent à un hermétisme quasi impénétrable" au lieu de "... à un érotisme ..."

Enfin, une malencontreuse intervention de mise en page a reporté en fin d'article le dernier paragraphe de la page 61 et les pages 62 et 63 qui devaient précéder l'avant-dernier paragraphe de la page 58.

Trois artistes Torontois.

Arnold Rockman
Une autre malencontreuse intervention de mise en page a reporté 3 paragraphes du chapitre Don Jean Louis, commençant par: "Pour la plupart d'entre nous ... dans la 3ième colonne de la page 66 quand il aurait fallu les lire au début de la 3ième colonne de la page 67.